

# GERMAINE TILLION

—  
30 mai 1907-19 avril 2008



24 avril 2008

## **Eglise du Saint-Esprit**

Paris 12ème

Dans cette vaste et belle église, où Germaine Tillion avait l'habitude de commémorer, le 2 mars, la mort de sa mère Emilie Tillion, près de mille personnes s'étaient rassemblées pour ses obsèques. Monsieur Nicolas Sarkozy, Président de la République française et cinq ministres, mesdames Christine Lagarde, Valérie Pécresse, Fadela Amara, messieurs Jean-Marie Bockel et Laurent Wauquiez étaient présents. Quelques centaines de personnes qui avaient dû rester à l'extérieur, ont manifesté leur sympathie en applaudissant à la sortie du convoi.

Communiqué de la Présidence de la République française (19 avril 2008, à 19h.25) :

*C'est avec une grande tristesse que le Président de la République a appris le décès de Germaine Tillion – Grand-croix de la Légion d'honneur – à l'âge de 101 ans.*

*Nicolas Sarkozy a tenu à saluer une femme d'exception dont le courage, l'engagement et l'humanisme ont été les guides de toute une vie. Il rend hommage à la résistante de la première heure, internée à Ravensbrück et qui n'a jamais perdu l'espoir ; à l'ethnologue passionnée par l'Afrique du Nord et le Moyen Orient ; à l'auteur prolifique et à la femme engagée dans le combat politique pour l'émancipation des femmes et contre toutes les formes de torture.*

*Le Président de la République tient à partager la peine de la famille et des proches de Germaine Tillion à qui il adresse ses condoléances attristées.*

Message de l'ancien président du Conseil du Sénégal (22 avril 2008) :

*Nous avons appris avec une vive émotion le décès de Germaine Tillion.*

*Nous saluons la mémoire de l'avocate acharnée des droits de l'homme, dont le combat contre la torture restera gravé dans tous les esprits. L'Histoire retiendra de cette militante acharnée de la cause humaine qu'elle fut une femme courageuse, un exemple pour toutes les générations, actuelles et à venir. Puisse son oeuvre demeurer éternelle.*

Président Mamadou DIA et Madame Oulymata DIA

Message du Président de la République algérienne démocratique et populaire à la famille de Germaine Tillion (24 avril 2008):

*Chères amis,*

*J'ai appris avec la plus grande tristesse la disparition de Germaine Tillion.*

*Au nom du peuple algérien, au nom de tous ceux qui ont combattu pour l'indépendance de l'Algérie et en mon nom personnel, je tiens à vous présenter mes condoléances les plus attristées, en vous assurant de ma sympathie et de ma compassion profondes.*

*Je tiens à m'incliner devant la mémoire de la défunte qui a voué sa vie à défendre des causes justes et à lutter au prix de sa propre liberté pour que triomphent la justice et la dignité humaines.*

*Le peuple algérien, dans son ensemble, voue un profond respect et une admiration immense à cette grande dame qui a soutenu courageusement la lutte pour la liberté et pris le parti des victimes algériennes qui en ont souffert.*

*En vous renouvelant mes condoléances les plus attristées, je vous prie de croire, Chers Amis, à l'assurance de ma très haute et amicale considération.*

Abdelaziz BOUTEFLIKA

## **La cérémonie s'est ouverte par des HOMMAGES alternant avec des TEXTES DE GERMAINE TILLION, et des CHANTS.<sup>1</sup>**

Stéphane Hessel :

Nous sommes rassemblés ici ce matin pour exprimer notre affection, notre admiration et notre gratitude, à toi, Germaine Tillion. Maintenant que, après une existence séculaire sur cette terre, tu as franchi calmement le pas vers l'autre rive de laquelle, nous dit Hamlet, nul voyageur ne revient, tu nous laisses l'exemple lumineux d'une vie marquée par la constante recherche de la compréhension de l'autre, au service des valeurs humaines essentielles de liberté, de justice et de solidarité.

A l'âge de trente-trois ans, ethnologue formée à l'école de Marcel Mauss, tu as vu s'effondrer la république sous les coups du nazisme. Parmi les premiers, tu as jugé l'occupation inacceptable et t'es engagée à la suite de Boris Vildé dans le premier réseau de résistance de la Zone Nord, le réseau du Musée de l'homme. Infiltré par un traître, ce réseau a été gravement mutilé. Tu as été emprisonnée à Fresnes puis déportée avec ta mère à Ravensbrück. Elle y est morte. Tu y as côtoyé la mort.

Ceux qui comme moi, comme Pierre Sudreau présent ici, ont connu sous leurs formes très diverses les camps de concentration, mesurent le courage, le sens de l'autre, que tu as déployé dans ce camp dont tu nous as laissé une description rigoureuse et objective. Tu as su y démontrer aussi ton humour, y rire et y chanter, indispensable remède au découragement.

Rentrée en France miraculeusement tu as consacré, avec la plus grande simplicité et la plus parfaite évidence, ton énergie aux causes qui doivent aujourd'hui, plus que jamais, mobiliser les efforts de tous ceux qui sont ici : la précieuse relation de la France avec l'Algérie, le respect des immigrés que nous devons accueillir avec humanité et compréhension, le sens de la remarquable diversité culturelle qui fait de la France une nation ouverte à l'universalité des droits de l'homme.

Je m'incline devant celle qui fut la plus proche de toi à Ravensbrück et qui a accompagné ta vie depuis lors, Anise Postel-Vinay.

---

<sup>1</sup> Les Textes de Germaine Tillion ont été lus par Christine Gidrol. Les Chants ont été interprétés par Markounda Aures et par Gaële Le Roy (qui, en 2007, a créé le rôle de Marguerite dans l'opérette écrite par Germaine Tillion). Louise Leterme (une des jeunes choristes du *Verfügbar aux Enfers*) a chanté à la fin de la cérémonie. A l'orgue, Olivier de Willemin.

## **de Germaine Tillion : La résistance**

Nous ne connaissons d'emblée qu'une cause qui nous est chère, celle de notre patrie, c'est par amour pour elle que nous nous sommes groupés, c'est pour essayer de maintenir sa foi et son espérance. Mais nous ne voulons pas, nous ne voulons absolument pas lui sacrifier la vérité, car notre patrie ne nous est chère qu'à la condition de ne pas devoir lui sacrifier la vérité. Notre cœur est engagé à fond dans la cause de la patrie, mais notre esprit doit rester vigilant et clair, prêt à juger contre nous-mêmes si c'est nécessaire. (...)

Je pense, de toutes mes forces, que la justice et la vérité comptent plus que n'importe quel intérêt politique. Il y a onze ans, quand la France a été envahie, c'est par instinct patriotique, quasi irraisonné, que j'ai tout de suite fait de la résistance. Aujourd'hui j'aime toujours autant mon pays, et peut-être encore plus, mais si je trouve quelque chose de mal fait par mon propre pays, de toutes mes forces j'essaierai de l'empêcher. (...)

Pour moi la résistance consiste à dire non. Mais dire non, c'est une affirmation. C'est très positif, c'est dire non à l'assassinat, au crime. Il n'y a rien de plus créateur que de dire non à l'assassinat, à la cruauté, à la peine de mort. Je ne supporte pas la cruauté. On meurt, notre condition est de mourir, nous naissons en apprenant que nous sommes mortels, mais je ne supporte pas qu'on tue. Je ne supporte pas la peine de mort.

## **de Geneviève de Gaulle-Anthonioz :**

(Discours adressé à Germaine Tillion en 1999 lors de la remise de la Grand-croix de la Légion d'honneur. Extraits lus par sa fille Isabelle Gaggini-Anthonioz )

La première chose que tu as faite c'est de nous donner une connaissance. Parce qu'à partir du moment où nous avons une connaissance nous pouvions lutter contre quelque chose. C'est là où tu nous as toujours précédées, dans chacun des drames qui ont ensuite accompagné nos vies : je pense à la guerre d'Algérie, qui a été pour toi, comme elle l'a été pour beaucoup d'entre nous nous, vraiment un drame, tu nous as donné la possibilité d'arriver à comprendre, à comprendre avec un esprit vrai, un esprit juste, un esprit sans compromis. Voilà ce que tu nous a appris ; voilà le chemin que tu a commencé à tracer pour nous, celui d'une véritable connaissance intègre et juste.

Le chemin que tu nous as appris est celui de la justice et de la vérité. C'est un des chemins les plus difficiles à suivre parce que la justice, nous avons beaucoup de peine à y croire. Mais essayer de faire la justice dans nos propres cœurs, cela est quand même à notre portée.

Voilà la seconde chose que tu nous as apprise.

Mais je voudrais dire aussi que, quand tu poursuivais ton chemin vers la connaissance, tu as toujours apporté ce que j'appellerais la compassion, c'est-à-dire que tu souffrais avec, au sens propre du mot. Tu souffrais avec quand il s'agissait bien entendu de nos pauvres camarades, cela va de soi, mais après tu as continué de souffrir avec, même quand tu voyais toutes les misères qui s'accumulaient. Dans tes livres tu montres cette progression de la misère, cette espèce de fin de course où l'on se dit : cela n'est pas possible, cela ne peut pas aller plus loin !

Il y a autre chose que tu nous as appris aussi, qui est très précieuse pour nous et que nous avons vraiment le désir intense de transmettre à nos descendants, c'est la reconnaissance de la valeur et de la dignité de chaque être humain.

### **de Germaine Tillon : La déportation**

Tous ceux, hommes ou femmes, qui eurent le malheur de connaître un camp de concentration exprimèrent plus tard la perception immédiate et brutale qui précéda pour eux la connaissance détaillée de ce qui les attendait : quelque chose que l'on recevait en pleine gueule, aussi complètement évident que la 'devinance' de la mort qui fait hurler les bêtes que l'on va tuer.

La mise en rang par cinq, avec injures et coups, l'attente debout devant les bâtiments sombres, le défilé de fantômes hâves, déguenillés, squelettiques, l'air hagard, l'odeur de tombeau qui les suivait... cela permettait tout de suite de savoir que, pour eux déjà et maintenant pour nous, tout était fini, que de cet abîme on ne ressortait pas. (...)

Si j'ai survécu je le dois, d'abord et à coup sûr, au hasard, ensuite à la colère, à la volonté de dévoiler ces crimes et, enfin, à une coalition de l'amitié – car j'avais perdu le désir viscéral de vivre. Les fils ténus de l'amitié ont souvent paru submergés sous la brutalité nue de l'égoïsme, mais tout le camp en était invisiblement tissé. (...)

Entre 1939 et 1945, j'ai cédé comme beaucoup à la tentation de formuler des différences, des mises à part : « ils » ont fait ceci, « nous » ne le ferions pas... Aujourd'hui je n'en pense plus un mot, et je suis convaincue au contraire qu'il n'existe pas un peuple qui soit à l'abri d'un désastre moral collectif.

CHANT de *L'Espoir* (de l'opérette-revue, *le Verfügbar aux Enfers*, que Germaine Tillion avait écrite au camp de Ravensbrück)

*Dans mon cœur il est une étoile  
Qui m'inonde de ses rayons  
Elle brille dans mes yeux pâles,  
Et rutille sous mes haillons...  
Les grands murs alors disparaissent,  
Mon pays m'apparaît soudain  
Sous son beau ciel plein de tendresse...  
Ses baisers seront pour demain.  
C'est l'espoir que mon âme cache,  
Défiant les monstres infernaux,  
Il sourit quand leur voix se fâche...  
Sous la cravache,  
Et sous le fouet, bondit plus haut...  
Un chant très doux, plein d'allégresse,  
Monte de mon corps amaigri.  
Doux espoir, calme ma détresse,  
Toujours pleine dans ce ciel gris.*

Nelly Forget :

L'Algérie a été au cœur de Germaine Tillion depuis ses premiers pas de jeune ethnologue. En 1934, elle découvre avec respect et amusement, dans la tribu Chaouïa de l'Aurès où elle séjournera sept ans, un univers qui lui apparaît contemporain de celui d'Homère et pourtant si proche de la paysannerie française. Elle y compte toujours des amis, dont Mouloud, celui qui fut, il y a plus de soixante-dix ans, son jeune guide et interprète.

L'Algérie toujours au cœur lorsqu'elle dédicace en 2000 un de ses derniers ouvrages aux « Demi-Maghrébins-Demi-Franciliens ». En 2003, l'Algérie lui rend officiellement hommage, ici à Paris, en même temps qu'à d'autres grandes figures du dialogue des civilisations, françaises (parmi lesquelles son maître Louis Massignon) et algériennes. L'Algérie toujours présente dans son entourage jusqu'à ces dernières années durant lesquelles des Algériennes, avec d'autres- Maghrébine, Africaine, Portugaise - l'ont entourée de leurs soins, avec respect et affection.

Mais entre ces dates extrêmes que séparent plus de soixante-dix ans, son compagnonnage avec l'Algérie a connu des épisodes moins iréniques.

Son retour en Algérie, en 1955, la replonge dans un autre cauchemar, après quinze années marquées par la résistance et la déportation, puis consacrées à l'étude du système concentrationnaire. Elle constate l'effondrement économique et la déstructuration de la paysannerie qu'elle avait connue pauvre, mais condamnée désormais à s'exiler pour survivre.

« J'ai été atterrée par le changement survenu en moins de quinze ans », écrit-elle. « Je ne puis l'exprimer que par ce mot de clochardisation. »

Comme dans toutes les autres circonstances de sa vie, elle ne se contente pas de constater la situation, ni d'en approfondir l'analyse – si pertinente, si percutante soit-elle. Elle agit.

Dans des conditions difficiles – car c'est déjà la guerre, même si on ne lui donne pas encore ce nom -, elle met sur pied, en quelques mois, un service socio-éducatif, le Service des Centres sociaux, destiné à aider les laissés-pour-compte à franchir le gué de la modernité, en accédant aux nouveaux savoirs et savoir-faire.

Les Centres sociaux seront impuissants à conjurer la violence qui règne désormais. Ils en seront les victimes. Avec quelle douleur, Germaine Tillion aura retrouvé dans les camps et les prisons d'Algérie certains de ceux qu'elle avait recrutés elle-même. Avec quelle douleur, à la veille des accords d'Evian, elle apprendra l'assassinat par l'OAS de six Inspecteurs de ce Service - trois Algériens et trois Français - dont certains étaient ses amis personnels.

En 2003, Germaine Tillion a déclaré : « De toutes les choses que j'ai faites dans ma vie, ce qui me tient le plus à cœur, c'est d'avoir créé les Centres Sociaux en Algérie. D'autres choses que j'ai faites étaient aussi nécessaires et justes... [Mais] les Centres Sociaux en Algérie, c'était œuvrer pour le Bien, un Bien qui n'était pas en opposition avec quelque chose. Un Bien créateur sans être destructeur. »

C'est aussi le souvenir qu'en gardent, des deux côtés de la Méditerranée, ceux qui ont eu l'honneur de travailler dans ce Service : petit îlot battu de tous côtés par les flots de la violence et de la haine, mais qui avait su tenir le pari de l'utopie fraternelle que Germaine Tillion lui avait inspirée. Nous sommes quelques-uns, dans notre assemblée d'aujourd'hui, à nous en souvenir, avec les anciens qui s'unissent à nous par la pensée.

Mais la guerre s'étend, devient inexorable, cette guerre qu'elle considère non seulement catastrophique, mais inutile (contrairement à la Seconde Guerre mondiale qui à ses yeux était inévitable). Pour entamer les nécessaires négociations de paix, il faut d'abord faire baisser le niveau de la violence, briser le cercle vicieux qui lie les attentats contre les populations civiles, d'un côté, aux exécutions capitales et à la torture, de l'autre.

C'est ce dont la persuade une rencontre avec des chefs du FLN, responsables des attentats qui ont endeuillé Alger, rencontre qu'elle n'avait ni recherchée ni même imaginée. A la merci d'hommes inconnus et bardés d'armes, l'oubli d'elle-même et de sa propre sécurité, son exceptionnelle capacité d'empathie (elle transpose dans le moment ce qu'elle et ses camarades ont vécu dans la Résistance), lui permettent d'engager avec eux un dialogue de vérité, sans concessions. « L'épisode de ma vie vraiment original, de tous les accidents de

mon existence, le seul accident un peu rare, c'est une rencontre loyale avec des terroristes, et [après leur arrestation] le fait de déposer devant le Tribunal militaire pour bloquer la guillotine. »

Elle va en effet inlassablement de « bloquer la guillotine », sans grand succès d'ailleurs jusqu'à l'arrivée du général de Gaulle qui, en janvier 1959, octroiera la grâce à tous les condamnés à mort. Ceux-ci se souviennent jusqu'à ce jour du rôle joué par Germaine Tillion. « Je viens de perdre ma seconde mère, car c'est à elle aussi que je dois la vie », nous a-t-il été dit, ces jours derniers.

Durant les cinq années qui s'écouleront avant la fin des combats, « chaque instant de sa vie, toute son âme et toute sa personne sont consacrées à l'Algérie » (ces paroles sont d'une Algérienne qui fut hébergée par Germaine au sortir de la torture) : dénoncer les atteintes à la dignité humaine et l'usage de la torture<sup>2</sup>, plaider pour la fin des attentats, développer l'enseignement dans les prisons, offrir des bourses d'étude pour permettre à des jeunes d'autres choix que l'engagement contraint dans un des camps. « Inlassable, elle informe, elle éclaire, elle explique, elle démarche, elle plaide. »

Ses positions procèdent d'un sentiment de solidarité humaine, mais c'est aussi au nom de son patriotisme qu'elle agit. Car si elle souffre des malheurs d'un peuple qu'elle aime, elle souffre, peut-être plus encore, de la responsabilité du pays auquel elle appartient et aux valeurs duquel elle est passionnément attachée. Ces souffrances ne l'ont pas conduite à basculer d'un côté ou de l'autre. Elle est restée écartelée, crucifiée entre ces deux fidélités. « C'est parce que toutes ces cordes tiraient en même temps, et qu'aucune n'a cassé, que je n'ai ni rompu avec la justice pour l'amour de la France, ni rompu avec la France pour l'amour de la justice. »

Ses engagements ont soulevé de violentes polémiques de tous côtés et lui ont valu de solides inimitiés. Elle en a sûrement souffert. Mais elle n'en a pas été ébranlée dans ses options. « L'important, c'est d'avoir raison » avait-elle l'habitude de dire. Non par arrogance. Mais parce que ses prises de position étaient étayées sur de longues réflexions et sur une expérience de vie, parce qu'elle savait poser son regard au-delà de l'immédiate actualité, sans se préoccuper du « politiquement correct ».

Germaine, vous êtes aujourd'hui à l'honneur et vous l'avez déjà été, mais bien plus souvent, vous avez été à la peine. Vous nous avez donné l'exemple de quelqu'un qui ne se dérobe jamais à ce qu'il croit juste de faire, sans place pour la peur, y compris la tyrannique peur du qu'en dira-t-on. Merci. Pussions-nous vous être fidèles.

---

2. Elle qui se refusait habituellement à signer des pétitions a signé en 2000 l'appel pour que soit reconnue la pratique de la torture pendant la guerre d'Algérie.

## **de Germaine Tillion : L'Algérie**

C'était très précisément mon métier de connaître l'Algérie avant les épreuves qu'elle a affrontées, c'était ma profession de visiter ses villages, d'interroger ses paysans, de m'intéresser à leurs problèmes et aux événements de leur vie. A cause de ce métier, lorsque la tragédie silencieusement nouée éclata au jour, je comptais des amis confiants dans tous les villages de l'Aurès et dans la plupart des autres provinces algériennes : je ne pouvais pas éviter de savoir ce qui s'y passait.

Je ne pouvais pas davantage penser que ces gens traqués, chassés de leurs champs, menacés, pillés, torturés, ces femmes qui sanglotaient, ces hommes qui serraient les poings en jurant de venger leurs frères, ces gosses terrifiés et affamés, représentaient une variété humaine différente des autres (le confortable alibi raciste). Je les connaissais fraternellement, et je connaissais également toutes les sornettes relatives à une infériorité congénitale des vaincus, sornettes qui servent infatigablement à n'importe quel vainqueur pour légitimer ou justifier n'importe quels crimes: à Ravensbrück, lorsque les Allemands parlaient des Françaises de la Résistance, ils utilisaient les mêmes injures que j'ai retrouvées (et reconnues avec tant de honte) dix années plus tard, dans la bouche des partisans de la « guerre jusqu'au bout » en Algérie...

Pouvais-je alors me désolidariser de mon pays? C'était pour moi impossible

## **LAMENTATION CHAOUÏA : Paroles des aïeux**

### **de Germaine Tillion : Le présent**

Je souhaite infiniment qu'il y ait un dialogue mondial et qu'on décharge les Etats-Unis du monologue. Nous voyons les Etats-Unis profondément soucieux du terrorisme. Mais comment s'y prendre ? Lutter contre le terrorisme, ce n'est pas faire des opérations de police, c'est lutter contre ce qui l'engendre. Si vous mettez de la douceur à l'endroit qui est générateur de terrorisme, vous supprimez le terrorisme sans douleur. Il faut examiner les points douloureux de la terre. C'est beaucoup plus efficace.

Vous ne pouvez strictement rien contre le gosse de dix-sept ans qui a décidé de mettre une bombe quelque part. Et tout effort contre lui se retournera contre vous. Mettre une violence contre la violence, c'est la chose la plus sotte qu'on puisse faire. Il faut tenter de retirer le point douloureux.

La période des grandes guerres est terminée. La science a mis dans les mains de n'importe quel gosse de dix-sept ans des moyens de mort extraordinaires. Ces moyens sont dangereux et la grosse erreur des Etats-Unis actuellement, c'est de croire qu'un gosse de dix-sept ans peut être empêché d'agir par des moyens de police internationale.

*La célébration religieuse a suivi, présidée par le Père Alain-Christian Leraître, et en présence de l'abbé Jean Kammerer, aumônier des Déportés.*

*Photo de couverture : Carmen Rial*

*Copyright Association Germaine Tillion*

